

GAME OF THRONES

L'HISTOIRE OFFICIELLE DU MAKING OF DE LA SÉRIE

LE FEU
NE TUE PAS
UN
DRAGON

THE HIT
HBO
ORIGINAL
SERIES

Pygmalion

JAMES HIBBERD

Le Feu ne tue pas un dragon

James Hibberd

Le Feu ne tue pas un dragon

Game of Thrones,
l'histoire inédite et officielle de la série TV épique

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Pernot*

Pygmalion 

Titre original :
FIRE CANNOT KILL A DRAGON
Game of Thrones and the Official Untold Story of an Epic Series

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2020 by Lake Travis Productions LLC

GAME OF THRONES and all related characters and elements
© & TM Home Box Office, Inc.

© 2020, Pygmalion, département de Flammarion,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-0802-0606-0

Pour ma mère, qui a lu les livres

SOMMAIRE

—•—

Le Feu ne tue pas un dragon

PRÉFACE. La découverte de Westeros.....	13
Chapitre 1. Un rêve de dragons	21
Chapitre 2. Histoires de casting	37
Chapitre 3. « Les gars, vous avez un énorme problème »	53
Chapitre 4. « Mon livre avait pris vie »	67
Chapitre 5. Le dragon entre en scène	91
Chapitre 6. Apprendre à mourir.....	103
Chapitre 7. Sang neuf.....	117
Chapitre 8. La bataille de la bataille de la Néra	139
Chapitre 9. Feu et glace	151
Chapitre 10. « Ça va être génial »	171
Chapitre 11. Les Noces Pourpres.....	181
Chapitre 12. Vaincre ou mourir... de rire.....	197
Chapitre 13. Hurllements en tout genre	203
Chapitre 14. Les Noces Violettes	213
Chapitre 15. Épreuves et tribulations	227
Chapitre 16. La plus grande série du monde.....	243
Chapitre 17. À la croisée des chemins.....	261
Chapitre 18. Un détour par Dorne	275

LE FEU NE TUE PAS UN DRAGON

Chapitre 19. Crise de foi	283
Chapitre 20. « Infamie... Infamie... Infamie... ».....	301
Chapitre 21. La romance meurt	311
Chapitre 22. Faire le mort	323
Chapitre 23. La meute survit.....	335
Chapitre 24. Les magnifiques « Bâtards »	351
Chapitre 25. Toutes les séries doivent mourir.....	367
Chapitre 26. Expédition.....	379
Chapitre 27. Retour à la maison (en quelque sorte)	403
Chapitre 28. Promenades et discussions.....	413
Chapitre 29. Une si longue nuit.....	421
Chapitre 30. Ce que nous aimons finit par nous détruire	447
Chapitre 31. De nombreux adieux	467
Chapitre 32. Voici que la garde s'achève	485
REMERCIEMENTS. Écrit avec de l'encre et du sang	499

PRÉFACE

—•—

La découverte de Westeros

Des centaines d'hommes hurlent.

Des soldats en armure attaquent en poussant des cris de rage. Leurs épées et leurs boucliers s'entrechoquent, leurs bottes glissent dans la boue épaisse. Lentement, douloureusement, certains se font repousser contre une tour de cadavres qui ne cesse de grandir, mélange gothique de guerriers et de chevaux enlacés dans la mort. Cette montagne morbide qui n'en finit pas de grossir évoque un enfer baroque et sanglant. Au loin, des hommes écorchés vifs brûlent sur des croix.

« Vous êtes en train de mourir ! » crie un assistant réalisateur. « N'oubliez pas, c'est le plus important ! »

Nous sommes en octobre 2014. Six cents techniciens, cinq cents acteurs et soixante-dix chevaux sont là, dans un champ d'Irlande du Nord pour filmer « La Bataille des Bâtards ».

Au centre du tumulte se trouve Kit Harington, l'interprète de Jon Snow, le héros malgré lui. Il combat les soldats des Bolton depuis des jours, fauchant de sa lourde épée ses adversaires les uns après les autres. Lors d'une prise, l'acteur réalise une chorégraphie complexe composée d'une dizaine de mouvements qu'il a parfaitement gravés dans sa mémoire musculaire à force d'entraînements.

Enfin, presque parfaitement. Brusquement, quelqu'un pousse Harington dans la boue. Au bout de deux semaines de

tournage, le terrain marécageux est recouvert d'un infâme mélange de terre, de crottin de cheval, d'urine, de fausse neige, de sueur, de crachats et d'insectes.

La célébrité se relève péniblement. « "Deviens acteur, pense à la célébrité et à la gloire", qu'ils disaient... »

En observant ce spectacle depuis le banc de touche, je m'émerveille du caractère démentiel du tournage de *Game of Thrones*.

Mon histoire avec la série dramatique de HBO débute quelques années plus tôt par une mission anodine. Dans les romans de George R.R. Martin, les décisions les plus infimes dans la vie d'un personnage peuvent avoir des conséquences majeures. Mais, le 11 novembre 2008, je n'ai encore jamais entendu parler de cet auteur.

À l'époque, je suis journaliste au *Hollywood Reporter* et je dois interviewer les showrunners¹ David Benioff et Dan Weiss, dont le pilote, inspiré des livres de Martin, vient juste de recevoir le feu vert de HBO. Il s'agit d'une série de Fantasy pour... adultes? Comment ça, comme *Le Seigneur des Anneaux*?

Non, pas vraiment, m'expliquent Benioff et Weiss. On n'y trouve pas de magiciens, ni d'elfes, ni de nains. Enfin, si, il y a bien un nain.

« Dans cette histoire, on ne verra pas un million d'orques déferler sur un champ de bataille », souligne Weiss. Benioff renchérit : « On n'a encore jamais vu de High Fantasy à la télé. Si une chaîne peut proposer un tel programme, c'est bien HBO. Ils n'arrêtent pas de réinventer des genres éculés :

1. Le showrunner est le directeur d'une série télévisée. Il en est le créateur et s'occupe de son suivi au quotidien, tout en cumulant également les casquettes d'auteur et de producteur. (Note de la traductrice.)

les histoires de mafia avec *Les Soprano* et le western avec *Deadwood...* »

J'en tire un article ordinaire dont le titre (« HBO se lance dans la Fantasy ») ne mentionne même pas *Game of Thrones*. Sur le moment, l'information la plus importante, c'est que la chaîne la plus prestigieuse de la télévision, auréolée de nombreux Emmy Awards, tente un pari fou en misant sur une coûteuse série de Fantasy pour adultes.

L'aventure aurait dû s'arrêter là. Mais la façon dont Benioff et Weiss m'ont présenté l'histoire de Martin a éveillé ma curiosité. J'achète donc *A Game of Thrones (Le Trône de Fer, L'intégrale 1)*, le premier tome de la saga *Le Trône de Fer*. Comme tant d'autres lecteurs, je me laisse captiver par l'univers original et audacieux de l'auteur. Au bout de quelques semaines, je referme le troisième volume, *A Storm of Swords (Le Trône de Fer, L'intégrale 3)*. Je n'avais encore jamais lu un livre contenant autant de rebondissements aussi excitants qu'horrifiants.

Je couvre de manière obsessionnelle la progression du pilote de HBO. Mes collègues me demandent pourquoi j'écris autant à propos de cette seule série. Je leur réponds : « Je doute que quiconque soit capable de réussir un tel pari. Mais, s'ils y arrivent, ils vont révolutionner la télévision. »

Quand la première saison de *Game of Thrones* est diffusée en 2011, je viens d'être embauché par *Entertainment Weekly*, un magazine pour le compte duquel je vais effectuer une série de visites annuelles sur les plateaux de tournage de la série. Je suis dans le désert quand Daenerys se tient face aux portes de Qarth, je suis l'étrange témoin du non moins étrange mariage de Sansa et Tyrion, j'assiste à la fin bien méritée de Joffrey, je fais partie de la foule pour la marche de la honte de Cersei, j'accompagne Jon Snow sur un lac gelé lors de sa quête au-delà du Mur et je parcours les remparts de Winterfell pendant la fameuse scène de « La Longue Nuit ».

Plus le temps passe et plus j'admire l'incroyable dévouement des uns et des autres en vue de réaliser la meilleure série possible. Parfois, ça ressemble à du masochisme. On est loin de la vision idyllique des acteurs qui se prélassent dans de luxueuses caravanes entre deux prises, des réalisateurs qui se déplacent en voiture de golf dans les rues ensoleillées d'un grand studio et des héros filmés devant un écran vert pour que des spécialistes de l'animation par ordinateur les insèrent ensuite dans des paysages rudes et dangereux fabriqués de toutes pièces.

Cette image glamour de l'industrie du divertissement n'est une réalité que sur les productions hollywoodiennes à gros budget qui se tournent au sein des grandes majors. Sur *GOT*, cela n'a jamais été le cas. La série ne ressemble à aucune autre œuvre cinématographique ou télévisée que j'ai pu voir auparavant ou depuis. Travailler sur *GOT*, c'est être trempé et gelé pendant onze heures d'affilée, nuit après nuit, semaine après semaine, et accepter d'endurer un inconfort extrême pour obtenir le plan parfait. C'est l'acteur Rory McCann, dont le lourd costume accentue l'impressionnante carrure, qui n'a d'autre moyen pour se reposer après une scène d'action épuisante que de dormir en position fœtale à même le plancher d'une minuscule caravane utilitaire. Dans cet espace plein de courants d'air, soit il fait trop chaud, soit il fait trop froid. Le visage à moitié recouvert de latex étouffant, l'acteur n'a pour tout confort qu'un radiateur qui fonctionne mal. Enfin, bien que la production ait parfois recours à des écrans verts, la plupart du temps, les acteurs de *GOT* travaillent dans des décors très réalistes où l'on a bel et bien l'impression d'avoir été transporté dans un autre monde.

Quand la série prend fin en 2019, j'ai écrit des centaines d'articles aussi complets que possible, mais il reste encore tant à raconter sur la création de *Game of Thrones*! Comment s'est

PRÉFACE

déroulée la première rencontre entre Benioff, Weiss et Martin ? Que s'est-il passé sur le tournage du pilote originel, qui n'a jamais été diffusé ? Comment la série a-t-elle réussi à nous proposer sa première grande bataille dans la saison deux ? Pourquoi avoir modifié l'arc narratif de Dorne ? Pourquoi les showrunners ont-ils mis un terme à la série au bout de huit saisons ? À quoi ressemblaient-elles vraiment, ces cinquante-cinq nuits éreintantes pour filmer « La Longue Nuit » ? Et, tant qu'on y est, pourquoi Lady Cœurdepierre n'a jamais fait une apparition ?

Toutes ces questions, et le désir de créer un récit unifié à partir de mes dix années d'expérience sur la série, sont la raison d'être de ce livre. *Le feu ne peut pas tuer un dragon* contient plus de cinquante interviews inédites avec les producteurs, les acteurs et les techniciens de *Game of Thrones* et les cadres de HBO. Toutes ont été réalisées après la diffusion de l'ultime épisode. Vous trouverez également des morceaux choisis d'entretiens déjà publiés par *EW*, ainsi que des remarques occasionnelles extraites d'autres publications (qui sont toujours citées dans le texte).

Bien entendu, aucun livre ne saurait reproduire en intégralité ce qu'a été le tournage d'une série aussi longue et complexe que *Game of Thrones*. Mais j'espère que les lecteurs découvriront des secrets fascinants à propos de leurs personnages et de leurs passages préférés. De plus, du premier épisode jusqu'au dernier, la série n'a jamais cessé de déclencher des controverses. Pour la première fois, les producteurs, les réalisateurs et les acteurs y répondent (sans doute pas de manière à satisfaire le plus grand nombre, mais vous découvrirez pourquoi certaines décisions ont été prises).

Le propos de ce livre reste avant tout de relater les efforts colossaux qui ont permis à cette série non moins extraordinaire de voir le jour. Rien n'est plus rare, dans la pop culture, que de

LE FEU NE TUE PAS UN DRAGON

réussir à construire un univers alternatif si populaire, sophistiqué et captivant qu'on le considère désormais comme un endroit presque aussi réel que le nôtre. Citons comme autres exemples célèbres *Le Seigneur des Anneaux* de J. R. R. Tolkien, *Star Wars* de George Lucas, *Harry Potter* de J.K. Rowling et l'univers cinématographique de Marvel. Grâce aux efforts passionnés et infatigables de plusieurs milliers de gens, *Game of Thrones* nous a ouvert les portes d'un monde palpitant.

Mais il convient de rappeler que tout est parti de l'imagination d'un seul homme...

CHAPITRE 1

—•—

Un rêve de dragons

Avant les Stark et les Lannister, les Dothraki et les loups géants, avant la formation du continent de Westeros et la naissance du premier dragon, il était une fois un petit garçon dont on pouvait difficilement réprimer l'imagination.

George Raymond Richard Martin grandit dans un logement social du New Jersey dans les années 1950. Son père est docker et sa mère cheffe d'équipe dans une usine. Il n'a pas le droit d'avoir un animal de compagnie, à l'exception de petites tortues de Floride qu'il installe dans une forteresse miniature. Sa première histoire de Fantasy, du moins la première dont il se souvienne, s'intitule « Le Château des Tortues ». Il imagine que ses reptiles se disputent le pouvoir et un petit trône en plastique.

Un jour, Martin fait une découverte choquante : ses tortues se meurent. En dépit de tous ses efforts pour les garder en vie, ses petites héroïnes périssent. Voilà un rebondissement qu'il n'avait pas anticipé. Martin inclut leur sort dans son récit. Peut-être que ses tortues s'entre-tuent au nom de complots sinistres ?

Les années passent. Martin prend la plume et écrit des histoires de monstres qu'il vend dix cents pièce aux autres gamins. Il tombe amoureux des comic books, puis vend des

nouvelles à des pulps¹ et se met à écrire des romans de SF et d'horreur.

En 1984, Martin s'installe à Hollywood et décroche un boulot de scénariste sur le reboot de *La Quatrième Dimension*, sur CBS. Le destin veut que son tout premier épisode diffusé à l'antenne soit de la Fantasy. « Le Dernier Chevalier » est une adaptation de la nouvelle de Roger Zelazny dans laquelle Sire Lancelot vit à l'époque moderne. Le point culminant se déroule dans une version parallèle de Stonehenge où Lancelot affronte une armure enchantée, un guerrier silencieux bâti comme une montagne et surnommé le Chevalier creux.

Dans le script original de Martin, Lancelot et le chevalier s'affrontent sur des chevaux caparaçonnés, mais les producteurs exécutifs de la série jugent l'idée irréalisable. « Ils m'ont dit : "Tu peux avoir Stonehenge ou les chevaux, mais pas les deux" », se souvient Martin. « J'ai appelé mon ami Roger Zelazny pour lui poser la question. Il a tiré sur sa pipe pendant une minute et a choisi Stonehenge. Fin de la discussion, les deux adversaires se sont affrontés à pied. »

Martin ne se laisse pas décourager et passe à une autre série de Fantasy sur CBS, *La Belle et la Bête*. Mais ses scripts se heurtent continuellement aux limitations créatives de la chaîne. « Ces gens comptaient combien de fois on pouvait dire "merde" ou "bordel", nous disaient que le maquillage de tel ou tel cadavre ne pouvait jamais être "trop horrible" et supprimaient un bulletin d'informations qui passait à la télé en arrière-plan de peur de "créer une controverse" », explique Martin. « [C'étaient] des modifications débiles, par pure lâcheté. [Ils

1. Pulp est l'abréviation de « pulp magazine ». Il s'agit d'une publication bon marché et de faible qualité matérielle, très populaire aux États-Unis au début du XX^e siècle. (Note de la traductrice.)

avaient] peur de tout ce qui était trop puissant et qui risquait "d'offenser" du monde. Je n'arrêtais pas de râler contre ça. »

Sa frustration grandit, ses désillusions aussi. Martin reprend l'écriture de romans à temps plein à partir de 1991. Deux ans plus tard, il développe une saga de Fantasy en « réaction », comme il le dira un jour, à ses années de scénariste pour la télévision. Comme *Le Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien, que Martin adore, il s'agit d'un récit épique, sauf qu'il s'inspire de faits historiques comme la guerre des Deux-Roses et reflète la véritable brutalité du Moyen Âge. Le premier volume, *A Game of Thrones*, paraît en 1996. Les ventes « ne sont pas spectaculaires », comme l'écrivait Martin sur son blog quelques années plus tard.

Dans la foulée, l'auteur publie les deux tomes suivants. Grâce au bouche-à-oreille, la popularité de la saga ne cesse de grandir. Les lecteurs sont fascinés par cette histoire complexe qui brise les règles du genre. Des héros au grand cœur connaissent une mort atroce, d'effroyables méchants deviennent curieusement sympathiques, le moindre vice de procédure peut balayer les sages et les rusés et il vaut mieux ne pas se fier à la magie.

Au passage, Martin glisse dans son récit autant de chevaux, de châteaux, de sexe et de violence qu'il le souhaite. Non content de raconter l'histoire d'un seul royaume de Fantasy, il en crée sept ! Chacun possède son histoire, son gouvernement et sa culture (sans oublier cet autre continent qui abrite de nombreuses villes de l'autre côté du Déroit). Il existe plus de deux mille personnages dans ces romans, le double de chez Tolkien. Ils s'affrontent parfois dans d'immenses batailles ; l'une d'elles implique quatre armées, des dizaines de milliers de soldats et des centaines de navires. Même les repas sont extravagants à Westeros, comme ce banquet où l'on sert soixante-dix-sept plats souvent décrits en détail : « tournedos d'élan farcis au bleu », serpent grillé avec une sauce moutarde particulièrement

relevée, « brochet poché dans du lait d'amande »... (Traduction de Jean Sola.) Le contenu mature est tout aussi important, car le texte regorge de viols, de tortures et d'incestes tous plus choquants les uns que les autres. Certains paragraphes pourraient engloutir à eux seuls le budget entier d'une saison de série télé ou faire en sorte qu'elle soit déprogrammée, voire les deux.

Martin baptise cette épopée *A Song of Ice and Fire*. En français, *Le Trône de Fer*.

Hollywood commence à s'y intéresser. Au début des années 2000, la trilogie du *Seigneur des Anneaux*, réalisée par Peter Jackson, fait exploser le box-office. En 2005, le quatrième tome de la saga de Martin, *A Feast for Crows* (*Le Trône de Fer, L'intégrale 4*), se retrouve en tête de la liste des meilleures ventes de livres du *New York Times* dès sa sortie. (« Un univers de Fantasy bien trop ignoble pour des Hobbits », déclare le *Times*.) Les romans de Martin circulent parmi les agents et les producteurs. Au téléphone, on lui promet l'argent facile et la gloire sur grand écran.

Âgé de cinquante-sept ans à l'époque, Martin mène une vie tranquille à Santa Fe et se méfie...

George R. R. Martin (auteur, coproducteur exécutif) : Les films de Peter Jackson avaient extrêmement bien marché. Tout le monde cherchait une série de Fantasy à adapter au cinéma et optionnait tout et n'importe quoi. J'ai commencé à écrire [*Le Trône de Fer*] en pensant qu'on ne pourrait pas en faire un film. Je me disais qu'on n'arriverait pas à tout mettre dans un long métrage de deux heures et demie, c'était impossible. Jackson a eu besoin de trois films pour adapter les livres de Tolkien. Or, ses trois bouquins réunis sont aussi longs que l'un des miens. Comment faire ?

On m'a répondu exactement ce que je ne voulais pas entendre, du genre : « Jon Snow [le bâtard Stark adoré des fans] est le personnage principal, concentrons-nous sur lui et éliminons le reste. » Ou encore : « On va tout garder, mais on va réaliser le premier film et attendre de voir si c'est un succès. » Oui, mais que se passera-t-il en cas d'échec ? Vous rêvez d'une réussite comme *Le Seigneur des Anneaux*, mais que fait-on si le film échoue comme [*La Boussole d'or*, l'adaptation ratée, en 2007, de la série *À la croisée des mondes*] de Philip Pullman ? On reste avec un flop sur les bras ? Non. Ça ne m'intéressait pas.

L'agent littéraire de Martin envoie un exemplaire des romans de la saga à David Benioff, romancier et scénariste de trente-cinq ans, en lui suggérant qu'il pourrait essayer de les adapter en long métrage. Benioff est une star montante dans le milieu du cinéma, l'auteur de *24 heures avant la nuit*, un thriller à succès sorti en 2002. Il a également signé les scénarios des films *Troie* et *Les Cerfs-volants de Kaboul*.

Benioff commence à lire *A Game of Thrones* et n'en revient pas quand, au bout de huit chapitres, Bran Stark, âgé de sept ans, se fait pousser du haut d'une tour parce qu'il vient de surprendre les ébats incestueux de la reine de Westeros avec son frère. Quelques centaines de pages plus loin, quand Martin élimine le personnage principal du livre, l'honorable et héroïque Ned Stark, Benioff téléphone à son ami et partenaire d'écriture Dan Weiss.

Ce dernier a trente-quatre ans. Il a connu Benioff dix ans plus tôt quand ils étudiaient la littérature au Trinity College de Dublin. Ils se sont rapprochés grâce à la littérature irlandaise, mais aussi parce qu'ils essayaient « de trouver une salle de sport fonctionnelle à Dublin en 1995 », raconte Weiss à *Vanity Fair*. Lui aussi est écrivain. Il a publié son premier roman, *Lucky Wander Boy*, traduit en français sous le titre

Video Games, en 2003. Benioff lui demande de lire les livres de Martin pour « vérifier que je ne suis pas fou ».

« Nous lisions de la Fantasy depuis l'enfance et nous n'avions encore jamais lu quelque chose d'aussi bon que les romans de George », explique Benioff.

Comme d'autres avant lui, le duo désire adapter *Le Trône de Fer*. Mais il décide que seule une série télé peut rendre justice à l'ampleur du récit de Martin. Du moins, il l'espère. À cette époque-là, Benioff et Weiss n'ont encore jamais travaillé sur une série télé.

Martin accepte de déjeuner avec eux au Palm Restaurant à Los Angeles pour écouter leur proposition. L'entrevue dure quatre heures et débouchera sur un dragon de la pop culture : le plus grand phénomène mondial de la télévision au XXI^e siècle. Mais tout aurait pu capoter à cause d'une question inattendue que va poser Martin.

Dan Weiss (showrunner) : On était nerveux. Quand on débute à Hollywood, chaque réunion est stressante parce qu'on a l'impression que ce sera la dernière si on ne réussit pas à convaincre nos interlocuteurs. Mais j'avais depuis longtemps dépassé ce stade. Les réunions, finalement, on s'y fait, la plupart ne débouchent sur rien de concret. Pourtant, ce jour-là, j'étais aussi stressé que lors de ma première réunion, parce qu'on savait que c'était une occasion unique. Si on ne décrochait pas ce boulot, on n'aurait plus jamais la possibilité de travailler sur une histoire pareille, parce que personne n'avait encore jamais vu ça. George était le gardien des clés. S'il disait non, tous nos rêves mourraient étouffés dans l'œuf. Donc nous étions stressés, nous devions réussir.

David Benioff (showrunner) : On a parlé des origines de George et des écrivains de science-fiction qu'il connaissait. On lui a dit qu'on avait adoré ses romans, on lui a montré qu'on les avait vraiment lus. Ayant lui-même travaillé à Hollywood,

George savait que certaines personnes lisent [le synopsis d'un roman] et disent : « Oh, ça pourrait faire mieux que *Le Seigneur des Anneaux*. » C'était important de lui montrer qu'on avait lu les bouquins et qu'on parlait en connaissance de cause.

Dan Weiss : Quand vous vous convertissez au judaïsme, le rabbin n'est pas là pour vous convaincre mais pour vous en dissuader. C'était un peu la même chose avec George. Il nous a expliqué qu'il avait abandonné la télé pour écrire à plein temps des histoires impossibles à produire. Il nous a raconté l'anecdote à propos des chevaux et de Stonehenge. Il a dit : « Mon imagination va bien au-delà [de ça]. Moi, je veux Stonehenge et les chevaux, et vingt autres Stonehenge et un million d'autres chevaux par-dessus le marché. » Il a écrit ces romans pour laisser libre cours à son imagination et il a pratiquement fait exprès de les rendre impossibles à filmer.

David Benioff : George a créé un monde si riche que les événements qu'il nous raconte dans *Le Trône de Fer* ne représentent que cinq pour cent de cette immense histoire. Il s'est passé tellement de choses avant le début des romans, comme l'invasion de Westeros par les Targaryen, qu'il faut comprendre tout ce contexte pour que le récit ait du sens. Les livres permettent d'introduire cette trame de fond d'une manière plus élégante qu'à la télévision. À l'écran, soit on fait un flash-back, soit on tourne une scène d'exposition ennuyeuse. George nous a donc demandé : « Comment allez-vous donner aux spectateurs toutes ces informations cruciales ? » Je ne me rappelle pas notre réponse. On a sûrement trouvé une réponse bidon.

Dan Weiss : Au fur et à mesure de la série, on a trouvé le moyen de [communiquer ces informations]. Mais, en y repensant, enlever quatre-vingt-dix pour cent de l'histoire qu'il a imaginée, c'est comme enlever l'échafaudage qui a servi à construire un bâtiment. C'est ce même échafaudage qui fait que le bâtiment a l'air droit. Eh bien, c'est pareil pour notre récit. On sent ces quatre-vingt-dix pour cent d'histoire à travers les dix qu'on montre à l'écran. C'est ce qui permet d'expliquer

pourquoi les personnages agissent ainsi les uns envers les autres. Il y a une logique à cela, leurs conflits ne servent pas uniquement à renforcer l'aspect dramatique du récit.

George R. R. Martin : Ils se sont montrés très persuasifs. Ils adoraient les livres, mais ils ne voulaient pas changer l'histoire ou « se l'approprier ». Je déteste cette manie qu'ont les scénaristes hollywoodiens : « Tenez, voici ma version de [votre livre]. » Je ne veux pas de votre version, je veux juste une adaptation.

Je leur ai dit : « Je veux une adaptation fidèle, pas une de ces séries où vous achetez un titre et vous écrivez une histoire complètement différente. » Je tenais aussi à faire partie du projet. Je voulais être producteur et écrire quelques scripts. « Autre chose : ça ne peut pas être pour une [chaîne traditionnelle]. Je ne veux pas qu'on supprime le sexe et la violence. Une saison pour chaque volume. » On était sur la même longueur d'onde.

La réunion se passe bien. Les clients venus déjeuner sont partis depuis longtemps, et le personnel du restaurant dresse les tables pour le service du soir. Martin pose alors à Benioff et à Weiss une question qui pourrait immédiatement mettre fin à leur possible partenariat. Dans ses romans, le secret de la filiation de Jon Snow est l'un des plus grands mystères de l'intrigue. Le bâtard Stark est décrit comme le fils de Ned Stark et d'une maîtresse anonyme qu'il aurait rencontrée au cours de la rébellion de Robert Baratheon contre Aerys II Targaryen, « le Roi Fou ». Martin a glissé des indices dans le texte concernant la véritable identité de Jon Snow, et les fans ont plusieurs théories.

George R. R. Martin : C'est vrai, je leur ai demandé : « Qui est la mère de Jon Snow ? » Ils prétendaient avoir lu mes livres. Je voulais voir si c'était vrai et s'ils avaient été attentifs.

David Benioff : Curieusement, on était prêt à répondre à cette question parce qu'on en avait parlé la veille. Le sujet

était venu dans la conversation et on avait imaginé une théorie. Il se trouve que c'était la bonne.

George R. R. Martin : Ils connaissaient la réponse, tant mieux.

David Benioff : Comme on avait répondu correctement à la question concernant la mère de Jon Snow, il nous a donné sa bénédiction pour essayer de trouver un acquéreur.

George R. R. Martin : C'était une situation étrange. Il faut imaginer qu'à l'époque, j'avais bien plus d'expérience que David et Dan. J'avais travaillé pour la télévision pendant dix ans. J'avais gravi les échelons, de scénariste à producteur délégué. Si les choses avaient été différentes, j'aurais pu devenir showrunner. En face de moi, j'avais deux écrivains très talentueux mais qui n'avaient jamais rien fait pour la télévision. J'étais presque tenté de m'occuper de ce projet moi-même, mais je n'avais pas fini d'écrire les romans. D'ailleurs, je n'ai toujours pas fini. Ça, je ne l'avais pas vu venir.

Vendre *Game of Thrones* en tant que série télévisée est la première grande bataille que livrent les producteurs pour porter la saga à l'écran. La trilogie du *Seigneur des Anneaux* a remporté un grand succès au cinéma, c'est pourquoi de nombreuses personnes ont proposé à Martin d'adapter ses romans en films. Mais la Fantasy à la télévision est associée à des séries grand public à petit budget et en syndication¹ comme *Xena, la guerrière* et *Hercule*. Les livres de Martin sont clairement destinés aux adultes, un public dont on ne sait pas s'il sera réceptif à la Fantasy. « Quand on parlait de dragons, ça faisait ricaner les gens », raconte Harry Lloyd, qui interprète Viserys Targaryen. De plus, même en réduisant l'ampleur de la saga, elle risquait de coûter incroyablement cher. À l'époque, il

1. Il s'agit d'un système qui consiste à vendre à plusieurs diffuseurs le droit de reproduire un contenu ou de diffuser un programme. (Note de la traductrice.)

n'existe que quelques chaînes diffusant du contenu pour adultes et capables de réunir un tel budget.

Benioff et Weiss rédigent une proposition audacieuse – et qui sera finalement prophétique – contenant des phrases telles que : « *Game of Thrones*, c'est la série que tout le monde attend. Les gens vont la regarder, continuer à la regarder, dire aux autres de la regarder, en parler en mangeant, au travail, à la maison. Quand on va la leur donner, les gens vont devenir fous. » Le duo promet qu'il n'y aura « aucun de ces éléments qui rendent la Fantasy vieillotte, ringarde ou puérile. »

Les deux amis tentent de vendre leur adaptation à trois chaînes. Le premier acheteur potentiel s'appelle DirecTV. Ce service de télévision par satellite cherche à financer du contenu original, mais c'est un candidat peu enthousiasmant du fait de son audience limitée. Benioff et Weiss contactent également les responsables de Showtime, qui se montrent intéressés, mais cette chaîne du câble, qui appartient à CBS, est connue pour ses budgets modestes. « On savait au fond que même la série la plus chère de Showtime ne rendrait pas justice à ce projet », confie Benioff.

Cela ne laisse que HBO. Au cours de leur déjeuner, Martin, Benioff et Weiss se sont mis d'accord : c'est le candidat idéal. À l'époque, pour que HBO achète un projet, il faut convaincre une personne en particulier, Carolyn Strauss, la directrice des programmes qui travaille pour la chaîne depuis dix-neuf ans. Parce qu'elle exerce une immense influence, ne laisse jamais rien paraître en public et s'habille tout en noir, Strauss a la réputation d'être « la personne la plus effrayante d'Hollywood », raconte Benioff.

David Benioff : On nous a prévenus : « Ne soyez pas surpris, vous ne la verrez pas sourire, ni éclater de rire. »

Carolyn Strauss (ancienne directrice des programmes de HBO ; productrice exécutive) : Ce n'était pas nécessairement le genre de projets qui m'attire. Mais, quand on occupe un tel poste, on ne choisit pas uniquement les projets qui nous plaisent.

Benioff et Weiss décrochent un entretien avec Strauss et d'autres cadres de la chaîne pour leur présenter la série.

Gina Balian (ancienne directrice adjointe des programmes dramatiques de HBO) : Nous les avons écoutés attentivement. Leur présentation était très similaire à l'intrigue du pilote. Ils nous ont décrit cette première heure en détail en terminant par le cliffhanger. J'en suis restée bouche bée. Le gamin se fait jeter du haut de la tour ?

David Benioff : Nous avons expliqué que la Fantasy est le genre le plus populaire qui soit. Dans sa définition au sens large, *Star Wars*, *Harry Potter* et même [les films de super-héros] sont de la Fantasy.

Carolyn Strauss : J'avais de nombreuses raisons de refuser. Toute série s'appuyant sur une mythologie qui n'est pas réfléchie dans les moindres détails peut dérailler. Pour de nombreuses raisons. Elle tient la route pendant une ou deux saisons, puis elle commence à se prendre des murs. Et puis, de toute évidence, ça allait coûter cher.

David Benioff : Nous avons souligné qu'au départ, la plupart des séries ne connaissent que leur première saison. Grâce au travail de George, nous savions où nous allions sur plusieurs saisons. Déjà à l'époque, alors que George n'en était pas encore là dans les livres, nous savions que [l'héroïne en exil Daenerys Targaryen] allait revenir à Westeros et se battre pour le trône. Nous avons une vision de la série sur cinq ans, c'est un privilège rare à la télévision.

Carolyn Strauss : À les écouter, c'était une histoire bien plus complexe et reposant davantage sur les personnages que la plupart des récits de Fantasy que je connais. Ce n'était pas le bien contre le mal, chaque personnage était beaucoup plus nuancé.

David Benioff : À un moment donné, Carolyn a ri. On s'est dit : « Mon Dieu, on a gagné, on a fait rire Carolyn Strauss ! » À la fin de la réunion, on était convaincu qu'ils étaient intéressés.

Gina Balian : Ce n'était pas une série typique de HBO. Alors, après la présentation, j'ai couru dans le bureau de Carolyn : « On va l'acheter, pas vrai ? »

HBO accepte de négocier les droits d'adaptation du *Trône de Fer* avec Martin. Mais la procédure va durer près d'un an en raison de contretemps juridiques.

George R. R. Martin : Le gros problème, c'était le merchandising. Au départ, on ne savait pas si la série aurait du succès, mais les avocats de HBO ne voulaient pas créer un précédent en renonçant à des droits qu'ils n'accordaient pas d'habitude. Je leur ai répondu : « Je ne peux pas vous donner tout ce que vous voulez. J'ai déjà un jeu vidéo et un jeu de rôle en préparation. J'ai accordé à quelqu'un le droit de fabriquer des pièces de monnaie de collection. » Qui aurait pu deviner que les gens voudraient un jour collectionner des pièces de monnaie *Game of Thrones* ? Ça a été interminable parce qu'il a fallu négocier point par point : « Vous pouvez avoir les figurines *bobblehead*, je garde les porte-clés... »

Le projet se heurte à un nouvel écueil quand Strauss, qui défend ardemment la série en coulisse, démissionne de HBO en 2008. Elle reste sur *GOT* en tant que productrice exécutive, mais un changement de direction au sein d'une chaîne ne présage généralement rien de bon pour les titres choisis par l'équipe précédente. Benioff et Weiss vont alors devoir convaincre un nouveau directeur, dont le vice-président Richard Plepler et le directeur des programmes Michael Lombardo, de dépenser au moins dix millions de dollars pour un pilote extrêmement différent de tout ce que HBO (ou n'importe quelle autre chaîne) a pu faire jusque-là.

Michael Lombardo (ancien directeur des programmes de HBO) : HBO venait de terminer *Les Soprano*, *Sur écoute (The Wire)* et *Deadwood*. On nous demandait : « Pourquoi vous n'avez pas eu *Mad Men* ? Pourquoi vous n'avez pas choisi *Breaking Bad* ? » On était connu pour nos séries dramatiques de qualité et on cherchait à retrouver notre aura. Mais *Game of Thrones* ne semblait pas correspondre à notre créneau. Elle ne paraissait pas susceptible de rapporter des nominations aux Emmy Awards. Ce n'était pas un genre porté aux nues par les voix que HBO écoutait d'habitude en matière de séries dramatiques. Beaucoup de choses jouaient en sa défaveur.

Mais Carolyn a dit : « C'est un très bon script, vous devriez le lire. » De fait, il m'a tenu en haleine. L'écriture était claire et incisive. Quand Jaime pousse Bran par la fenêtre, je me suis dit : « La vache, je n'ai jamais lu un truc pareil ! » Mais *Le Seigneur des Anneaux* avait connu un tel succès, comment rivaliser avec ça ? Comment, d'un point de vue production, rendre cette série aussi dense et crédible ? On savait qu'elle allait devoir se défendre face à d'autres projets de Fantasy adaptés au cinéma alors qu'elle bénéficierait d'un budget plus limité.

Une ombre plane sur *GOT*, celle de l'échec d'une autre série de HBO, *Rome* (2005). La première saison de ce drame historique ambitieux et fascinant coproduit avec la BBC a coûté cent millions de dollars. Mais HBO a annulé *Rome* avant même la diffusion de la deuxième saison à cause de son faible audimat. Forcément, après un tel naufrage, la chaîne hésite à engloutir des dizaines de millions de dollars dans une autre série en costumes.

Benioff et Weiss tentent de rassurer les cadres de HBO en leur promettant que *GOT* restera bien moins chère que *Rome*, ce qui est totalement faux, évidemment.

Dan Weiss : À ma connaissance, on n'avait encore jamais raconté à l'écran une histoire d'une telle ampleur. Aujourd'hui,

c'est économiquement viable de réaliser une série télé d'aussi grande envergure. Mais, à l'époque, ce n'était pas le cas. HBO avait fait un premier pas dans cette direction avec *Rome*. Alors on leur a dit : « [*Game of Thrones*], ce n'est pas une symphonie, c'est de la musique de chambre. »

David Benioff : On a menti en disant que c'était une série « restreinte » qui tournait autour de ses personnages.

Dan Weiss : On savait que les cadres n'allaient pas lire quatre mille pages de texte pour arriver aux batailles majeures et aux dragons taille adulte. La série est exactement l'inverse de ce qu'on leur a promis. On misait sur le fait qu'ils le découvriraient trop tard.

Michael Lombardo : Je ne crois pas avoir vraiment cru à leurs belles paroles. On savait que c'était un pari. On a établi un budget en se demandant si on devait leur donner le feu vert. On a essayé de prévoir les problèmes que l'on allait rencontrer.

L'autre inconvénient, c'est que Benioff et Weiss n'ont encore jamais travaillé pour la télévision. (Du moins, ils ne sont pas allés au-delà de la phase du pilote.) Normalement, dans ce cas, la chaîne concernée engage un producteur-scénariste confirmé pour prendre la tête du projet. Mais le duo ne cesse d'impressionner les cadres de HBO pendant le développement de la série.

Carolyn Strauss : J'ai travaillé avec des producteurs que nous avons forcés à engager d'autres scénaristes. Mais Dan et David étaient certains d'y arriver et animés d'une vraie volonté d'apprendre le métier. Ils renaient tout très vite. On faisait intervenir des producteurs ou des responsables de département plus expérimentés, avec une vision plus conventionnelle, et Dan et David prouvaient chaque fois que leur instinct était juste. Petit à petit, ils ont gagné notre confiance.

À l'automne 2008, la chaîne n'a pas encore commandé le pilote de *Game of Thrones*. La décision reste en suspens.

UN RÊVE DE DRAGONS

Lombardo se rend à sa salle de sport, l'Equinox, dans le quartier de West Hollywood. Il se trouve que Weiss fréquente la même.

Michael Lombardo : J'ai aperçu Dan sur l'un des vélos. Il lisait un exemplaire corné du premier roman, avec plein de passages surlignés en jaune. Il ne m'a pas vu. Je me suis dit : « On va trouver un moyen [de faire cette série] parce qu'on ne voit pas souvent une telle implication. » À ce moment-là, j'ai découvert une facette de la personnalité de Dan. Voilà ce qu'il faisait de son temps libre. Je tenais la preuve que j'avais raison de croire en ces deux-là, c'étaient des passionnés. J'ai alors décidé de trouver une solution pour avancer.

Richard Plepler (ancien vice-président et PDG de HBO) : On voyait qu'ils vivaient pour cette série. Il y a une émotion qui se dégage des grands artistes quand ils parlent de leur passion et qu'ils se plongent dans un sujet. C'est la même émotion qu'on ressent quand David Simon [le créateur de *Sur écoute/The Wire*] vous propose quelque chose. C'est ce que j'ai ressenti quand Armando Iannucci nous a présenté *Veep* ou Mike Judge avec *Silicon Valley*.

En novembre, Benioff et Weiss reçoivent la nouvelle qu'ils attendent depuis trois ans. HBO vient de donner son feu vert pour filmer le pilote de *Game of Thrones*. Le duo est soulagé et ravi. Mais, avant de célébrer cette victoire, ils veulent s'assurer d'un dernier détail.

Gina Balian : David et Dan m'ont prévenue : « On ne veut pas que vous reveniez nous voir en disant que vous ne pouvez plus tuer le personnage principal parce que vous l'aimez trop. » Donc, quand on a eu le feu vert pour le pilote, j'ai débarqué dans le bureau de Mike en disant : « Juste pour être vraiment, vraiment sûre : on va tuer le héros, et il y a des dragons. »

CHAPITRE 2

—

Histoires de casting

Rien n'est facile sur *Game of Thrones*. Quand on construit un nouvel univers de Fantasy avec un budget relativement limité, presque tous les aspects de la production présentent des difficultés, à commencer par le casting.

D'abord, il y a le nombre de rôles. La première saison de *GOT* compte des dizaines de figurants avec des dialogues et un noyau dur de vingt acteurs, des « réguliers » de la série. Pire encore, la plupart de ces rôles sont destinés à des enfants. Ce n'est déjà pas simple de trouver un excellent jeune acteur, mais là, il en faut six capables d'incarner les enfants Stark et d'agir comme une famille unie tout en gérant du contenu mature et en s'engageant sur la série pour plusieurs années.

Même si HBO accorde à *GOT* un budget généreux (la chaîne finira par dépenser vingt millions de dollars pour le pilote et cinquante-quatre autres millions pour le reste de la saison), cet argent doit servir à construire l'univers imaginé par Martin. Quand on crée les décors d'un drame historique qui se déroule au Moyen Âge ou dans l'Égypte ou la Rome antique, on peut reproduire des éléments à partir d'archives. Mais tous les décors, les costumes et les accessoires des romans de Martin se doivent d'être originaux. Par exemple, l'auteur décrit le Trône de Fer, le siège du pouvoir à Westeros, comme une imposante monstruosité forgée à partir d'un millier d'épées et

tellement inconfortable et hérissée de pointes qu'elle peut tuer. (Et c'est le cas dans les romans.) Comment transformer cette description en un fauteuil réaliste qui s'inscrit dans le décor et dans lequel les acteurs peuvent rester assis pendant des heures ?

Il ne faut pas non plus oublier les effets spéciaux. Il y a beaucoup moins d'images de synthèse dans la première saison que dans celles qui suivront, mais elles sont bien plus nombreuses que dans n'importe quelle série de l'époque.

Ça ne laisse donc pas beaucoup d'argent pour engager des acteurs connus. Les producteurs vont devoir sélectionner leurs interprètes à l'ancienne, en visionnant des milliers de vidéos d'audition.

« Sur le papier, c'est particulièrement stupide d'investir dans *Game of Thrones* », raconte Liam Cunningham, qui rejoint le casting dans la saison deux pour incarner Davos Mervault. « Tout repose sur des enfants qui ont neuf ans dans le pilote et qui vont porter la série sur leurs épaules jusqu'à la fin, onze ans plus tard. »

L'un des rôles principaux semble facile à remplir (puisqu'il existe l'acteur parfait pour le jouer), pourtant, éprouvante sera la tâche de le convaincre (parce qu'il n'est pas intéressé au départ). Dans les romans de Martin, Tyrion Lannister, le mouton noir de la puissante famille Lannister, un individu aussi rusé que sarcastique, est l'un des personnages préférés des fans. Peter Dinklage est le candidat idéal, comme le prouvent sa prestation dans *The Station Agent* et ses apparitions dans *Elfe* et *Ça tourne à Manhattan*, où il vole la vedette à ses partenaires.

Mais Dinklage vient de terminer un film de Fantasy, *Le Monde de Narnia : Le Prince Caspian* (2008), la suite du *Lion, la Sorcière blanche et l'Armoire magique*, produit par Disney pour un résultat modeste au box-office. L'acteur cherche à se renouveler et se méfie des stéréotypes du genre concernant les

personnes de petite taille. Il n'a pas du tout apprécié la célèbre blague du lancer de nain dans *Le Seigneur des Anneaux* et il profitera d'ailleurs de sa première victoire aux Golden Globes, en 2012, pour attirer l'attention sur la victime d'un vrai lancer de nain.

George R. R. Martin (auteur, coproducteur exécutif) : On a toujours su que ce rôle serait le plus délicat. On était tous d'accord pour engager un vrai nain, on ne voulait pas reproduire ce qu'ils ont fait sur *Le Seigneur des Anneaux*, où ils ont « rétréci » John Rhys-Davies pour jouer Gimli. Si Peter n'avait pas accepté, ça aurait été très compliqué.

Peter Dinklage (Tyrion Lannister) : Je ne voulais pas entendre parler de ça, la Fantasy. Dès qu'on m'a proposé [GOT], j'ai dit non. Dans la Fantasy, tout est exagéré, il n'y a pas d'intimité. On a droit à des dragons et à des grands discours, mais il n'y a aucun élément auquel on puisse se raccrocher. Pour quelqu'un de ma taille, c'est la mort, tout l'inverse de [l'activisme] dans lequel j'étais impliqué.

Mais Dinklage connaît et respecte les talents d'écriture du showrunner David Benioff. En plus, l'acteur est ami avec la femme de Benioff, l'actrice Amanda Peet. Alors il lit le script du pilote et change d'avis.

Peter Dinklage : David et Dan sont bien trop doués pour tomber dans les clichés de la Fantasy. Je leur ai dit que j'adorais surprendre les gens. Il faut renverser les stéréotypes quand on s'y attend le moins et le faire tranquillement, pas en criant dans un mégaphone. C'est ce qu'ils ont fait avec Tyrion. Une autre série se serait focalisée sur les personnages qui occupent le trône et me regardent de haut.

Dinklage a une exigence : il ne veut pas porter de barbe, voilà pourquoi Tyrion est glabre au cours des premières saisons, alors qu'il est barbu dans les romans. Puis, une fois le

personnage fermement établi, l'acteur lâchera du lest et se laissera pousser une courte barbe. « Je ne voulais pas d'une longue barbe comme les nains du *Seigneur des Anneaux* », explique-t-il.

L'acteur incite son amie de longue date Lena Headey (*Terminator : Les Chroniques de Sarah Connor*) à auditionner pour le rôle de la sœur de Tyrion, l'ambitieuse et fourbe Cersei. « On a rencontré plein d'actrices, mais [Lena] était clairement le choix le plus intéressant et le plus judicieux », raconte Nina Gold, directrice de casting sur *GOT* avec son associé Robert Sterne.

Les producteurs cherchent à se démarquer du *Seigneur des Anneaux*, mais ça ne les empêche pas d'engager Sean Bean dans le rôle de l'honorable Eddard (alias Ned), le patriarche de la famille Stark. Déjà, dans *La Compagnie de l'Anneau*, Bean interprète un guerrier issu d'une noble famille et promis à un destin tragique : Boromir. « Dès le début, on a parlé de Sean. C'était le prototype du Héros », confie Gold.

Dinklage restera le seul acteur américain de *GOT* pendant une bonne partie de la série. Gold et Sterne effectuent le reste du casting depuis Londres. Westeros s'inspire de ce qu'on appelle aujourd'hui le Royaume-Uni, et les drames historiques emploient traditionnellement des acteurs à l'accent britannique. Benioff, Weiss et Martin s'impliquent fortement dans le processus de sélection, tout comme le réalisateur du pilote original de la série, Tom McCarthy, qui fait partie de l'aventure parce qu'il a dirigé Dinklage dans *The Station Agent* et tourné avec Peet dans le film *2012*.

George R. R. Martin : Je me suis beaucoup occupé du casting dans les premières saisons. Tous les jours, ils m'envoyaient un lien avec vingt-trois personnes différentes qui auditionnaient pour plusieurs rôles. Je regardais toutes les vidéos et j'écrivais à David et à Dan des évaluations de six pages, très détaillées.

Les lecteurs de Martin donnent également leur avis – de manière non officielle, bien sûr. Les fans du *Trône de Fer* militent sur Internet afin que certains acteurs soient envisagés pour des rôles majeurs et voient parfois leurs vœux exaucés. Ils n'hésitent pas non plus à exprimer leur désapprobation quand un acteur choisi par la production ne correspond pas du tout à leurs attentes, comme Nikolaj Coster-Waldau, une star du cinéma danois, qui décroche le rôle de Jaime, l'arrogant chevalier à la beauté légendaire, frère jumeau de Cersei.

Nikolaj Coster-Waldau (Jaime Lannister) : J'ai rencontré Dan, David et Carolyn Strauss qui m'ont expliqué toute l'histoire. Ça avait l'air génial. Au bout d'une demi-heure de discussion, ils ont ajouté : « Au fait, il a une relation spéciale avec sa sœur, ils sont amants. » J'ai trouvé ce détail intéressant. Puis il y a eu un débat [parmi les fans] à propos de mon nez. Apparemment, je n'avais pas le bon nez pour le personnage.

David Benioff (showrunner) : On a appris à recruter l'acteur qui était le meilleur pour le rôle, pas celui dont le visage correspondait le mieux au contenu des romans. Du coup, certains fans se sont plaints que Peter était trop grand et que le nez de Nikolaj était trop gros. [Alfie Allen, qui interprète Theon Greyjoy] ne ressemble absolument pas au personnage du livre, mais son audition nous a tous scotchés.

Allen non plus ne pensait pas qu'il ferait un excellent Theon. Au départ, l'acteur anglais auditionne pour le rôle de Jon Snow. Les producteurs lui demandent de revenir réciter les répliques du pupille de Ned Stark. (La démarche n'a rien d'inhabituel, de nombreux acteurs de *GOT* ont auditionné pour différents rôles dans la série.)

Cependant, les fans de Martin tapent dans le mille en suggérant Jason Momoa, un acteur américain principalement connu pour *Stargate Atlantis*, dans le rôle de Khal Drogo, le redoutable guerrier dothraki.

Momoa se présente à son audition avec un collier tribal autour du cou et une chemise noire ouverte sur son torse nu. Compte tenu du manque de dialogues de Drogo, Momoa demande aux producteurs s'il peut faire un haka, la danse des guerriers maoris, afin de montrer sa présence physique menaçante avant de réciter ses répliques. L'acteur tape des pieds, chante et se frappe la poitrine tout en lançant un regard noir digne de Drogo.

Jason Momoa (Khal Drogo) : Je suis né pour jouer ce rôle. Quand j'ai appris qu'ils cherchaient Khal Drogo, je n'en croyais pas mes oreilles. Il me fallait ce rôle. Je ne m'étais encore jamais donné à fond comme ça, je me suis dit : « Personne ne va me le prendre. » J'étais catégorique. J'ai tout donné et, en sortant, j'ai pensé : « Bonne chance pour trouver quelqu'un d'autre pour jouer Drogo. »

Malgré une certaine réticence, Conleth Hill, un acteur nord-irlandais avec une longue expérience du théâtre et de la télévision, auditionne pour le rôle de Varys, l'eunuque chauve qui conseille les rois.

Conleth Hill (Varys) : J'ai longtemps résisté en disant à mon agent que je n'étais pas intéressé. Je pensais que ce serait comme *Donjons et Dragons*. Mais Belfast n'était qu'à une heure de voiture, et j'adorais les films de Tom McCarthy, alors j'ai décidé de rencontrer ces gens. J'ai filmé une audition pour le roi Robert mais, en sortant, j'ai croisé Mark Addy qui venait pour le même rôle. Je savais qu'il serait parfait, donc je me suis dit que c'était fini.

Les producteurs m'ont dit qu'ils me recontacteraient. C'était gentil de leur part, mais je pensais que c'étaient des conneries. Puis ils m'ont fait revenir pour réciter le grand discours de Varys à propos de son passé. Je me suis dit : « Quelle vie, il revient de loin ! » On m'a demandé si ça me dérangeait de me

raser la tête. Je ne l'avais encore jamais fait et, [au début], ça m'a vraiment déprimé.

Pour l'acteur écossais Rory McCann, le rôle de Sandor Clegane, surnommé « le Limier », le terrifiant garde du corps du prince Joffrey Baratheon, n'est pas qu'une simple étape dans sa carrière, c'est une question de survie. En 2019, l'acteur confie à *The Independent* qu'avant d'être engagé sur *GOT*, il vivait dans la rue, dormait sous une tente et volait de quoi manger.

David Benioff : On a eu du mal à trouver [notre] Limier. C'est un rôle complexe. Il faut quelqu'un de vraiment intimidant, mais qui soit aussi capable de vous montrer qu'il a une âme. Nina et son équipe postaient toutes ces vidéos en ligne, et il y avait des centaines d'interviews pour le Limier. Puis on a reçu un e-mail de George : « Vous avez vu Rory McCann ? » On a cliqué sur la vidéo en question. Il s'agissait du passage où il crie à Sansa : « Regardez-moi ! » Cette façon de gronder face à la caméra nous a fait [reculer] tous les deux. Rory est adorable et très doux, mais il a aussi cette colère en lui.

L'acteur nord-irlandais Kristian Nairn se voit proposer le rôle d'Hodor, le doux géant au service de la maison Stark qui ne sait prononcer qu'un mot.

Kristian Nairn (Hodor) : En pleine journée, j'ai reçu un coup de téléphone d'un type qui avait été mon agent : « On a une audition pour toi. Il faut que tu trouves un enfant. » Évidemment, je n'en avais pas sous la main. Mais il m'a parlé d'une fête d'anniversaire où il y en aurait plein.

George R. R. Martin : On a reçu une vidéo de Kristian Nairn où on le voit courir en rond dans un jardin avec un gamin sur le dos en criant : « Hodor ! »

L'actrice allemande Sibel Kekilli paie de sa poche le billet d'avion pour Londres afin d'auditionner en personne pour le

rôle de Shae, la prostituée dont Tyrion tombe amoureux. Cependant, après l'entrevue, Kekilli change d'avis. Les répliques qu'elle vient de lire sont proches de la description du livre, qui dépeint Shae comme une opportuniste sans cœur, et l'actrice ne se sent pas de jouer un tel personnage face à Dinklage.

Sibel Kekilli (Shae) : Quand j'ai décroché le rôle, ma première réaction a été de refuser : « Non, merci ! » Peter Dinklage est un grand acteur mais, [compte tenu des répliques de l'audition], j'avais l'impression qu'ils voulaient se moquer des personnes de petite taille. David et Dan m'ont écrit une très belle lettre : « S'il vous plaît, écoutez-nous, vous êtes notre Shae. Vous avez fait une superbe audition et nous allons légèrement modifier [le personnage]. Ce sera différent des livres. » Ils m'ont convaincue.

L'acteur écossais Iain Glen possède déjà une certaine expérience dans le cinéma de genre grâce à des films comme *Resident Evil: Apocalypse* et *Lara Croft: Tomb Raider* quand il se présente pour le rôle de Ser Jorah Mormont, le chevalier banni de Westeros.

Iain Glen (Jorah Mormont) : On ne savait pas grand-chose, à part que c'était pour HBO et qu'énormément [d'acteurs britanniques] auditionnaient pour cette série. J'ai rencontré [les directeurs de casting] et j'ai eu un bon feeling, mais après ça, silence radio. J'ai dit à ma femme que j'avais vraiment, vraiment envie de ce boulot, ce que je ne fais jamais. Elle m'a demandé pourquoi. J'ai répondu : « Honnêtement, je n'en sais rien, parce que j'ignore tout de l'histoire. C'est juste un pressentiment... »

Pour le rôle crucial de Daenerys Targaryen, la princesse en exil, les producteurs commencent par engager l'actrice anglaise Tamzin Merchant, vue dans *Les Tudor*, le drame historique de Showtime. Daenerys fait partie de plusieurs jeunes personnages

dont l'âge a été modifié pour correspondre à celui de leur interprète.

George R. R. Martin : Pour mes romans, je me suis inspiré du Moyen Âge, où les filles se mariaient à treize ans. Le concept d'adolescence n'existait pas. On était soit un enfant, soit un adulte. Donc, Dany a treize ans dans les livres. Mais la loi britannique ne permet pas de placer dans une situation à caractère sexuel un acteur ou une actrice de moins de dix-sept ans. On ne peut même pas engager une personne de dix-sept ans pour jouer une gamine de treize ans si c'est dans le cadre d'une situation sexuelle. On a donc recruté une actrice de vingt-trois ans pour jouer une jeune fille de dix-sept ans, et il a fallu adapter la chronologie.

Pour le prince Joffrey, les producteurs auditionnent de nombreux jeunes acteurs qui lisent leurs répliques comme si cet adolescent tyrannique était un démon digne de *La Malédiction*.

David Benioff : On a trouvé un gamin qu'on jugeait parfait, donc on pensait en avoir terminé avec ce rôle. Puis on s'est rendu à Dublin pour d'autres personnages et on a appris qu'un gamin avait été convoqué pour le rôle de Joffrey. On n'a pas voulu annuler son rendez-vous ; par courtoisie, on a accepté de voir Jack Gleeson. Dès qu'il a commencé à parler, il a changé notre vision du personnage. Jusqu'à ce qu'on recrute Jack, on ne pensait pas passer autant de temps avec Joffrey. [Il] est à la fois tellement détestable et tellement crédible. Il n'a rien de surnaturel, ce n'est pas un serviteur des ténèbres, juste un être humain réellement horrible.

Gleeson a dix-sept ans et, comme expérience notoire, un petit rôle dans *Batman Begins*. Le jeune acteur irlandais explique qu'il avait cherché l'inspiration chez d'autres méchants du grand écran.

Jack Gleeson (Joffrey Baratheon) : Pour construire le personnage, je me suis appuyé sur les premières pages de script que j'ai reçues et une collection de personnages maléfiques découverts au fil des ans. Le Commode de Joaquin Phoenix dans *Gladiator* a eu un profond impact sur moi. Ce rictus ! J'ai pensé aussi au monstre Hexxus dans *Les Aventures de Zak et Crysta dans la forêt tropicale de FernGully*. Ce sont mes deux principales influences. [Joffrey] est le produit de son environnement. On l'a tous croisé sous une forme ou une autre.

Enfin, le rôle le plus difficile à remplir sur *GOT* est celui d'Arya Stark, la jeune héroïne débrouillarde et volontaire qui défie les stéréotypes de genre et surmonte des épreuves monumentales tout au long de la série.

George R. R. Martin : Pendant un temps, j'ai vraiment désespéré de trouver Arya. On a vu plus d'actrices pour ce rôle que pour n'importe quel autre. La plupart des enfants qui jouent dans des sitcoms doivent se contenter d'être mignons et de lâcher des bons mots. [Arya] doit faire face à une violence bien réelle, ainsi qu'au chagrin et à la peur. Les trois quarts des gamines qu'on a vues se contentaient de réciter les répliques, il ne se passait absolument rien. C'était déjà bien qu'elles arrivent à retenir de telles répliques, mais il n'y avait pas d'interprétation. Les autres candidates avaient visiblement pris des cours d'art dramatique, et un coach leur avait dit d'exprimer de l'émotion, si bien qu'elles ouvraient grand les vanes. Toutes grimaçaient et levaient les yeux au ciel. En voyant ça, je me suis dit : « On est foutus. »

Puis une actrice de douze ans, Maisie Williams, enregistre une vidéo pendant sa pause déjeuner à l'école. C'est seulement la deuxième fois qu'elle auditionne pour un rôle.

George R. R. Martin : Oh, bon sang ! Physiquement, elle ne ressemblait pas du tout au personnage que je décris dans

les livres, mais elle était parfaite. Elle était Arya ! Elle était vivante !

C'est son professeur d'art dramatique qui encourage Sophie Turner, âgée de treize ans, à auditionner pour le rôle de Sansa Stark, la sœur guindée et idéaliste d'Arya. L'enregistrement de la vidéo la fait marrer, « comme une blague », confiera-t-elle plus tard. Elle ne parle même pas du rôle à ses parents jusqu'à ce qu'elle soit retenue parmi les sept dernières finalistes.

Nina Gold (directrice de casting) : Sophie aime raconter qu'on l'a trouvée dans un champ quelque part dans le Warwickshire. Ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça, mais c'est presque vrai.

Robert Sterne (directeur de casting) : On s'est rendu dans son école. Clairement, dès le départ, elle avait un lien avec le personnage.

Williams et Turner se rencontrent lors de l'une de leurs auditions. On leur fait lire un dialogue pour voir l'énergie qu'elles dégagent ensemble.

Maisie Williams (Arya Stark) : Je suis sortie de là en pensant : « Même si je n'ai pas le rôle d'Arya, j'espère que Sophie aura celui de Sansa. »

David Benioff : Maisie et Sophie se sont tout de suite bien entendues. Il y avait une vraie alchimie entre elles, même si les personnages ne sont pas censés s'apprécier à ce stade. À partir de là, elles n'ont plus arrêté de glousser et de rigoler ensemble. Mais dès qu'on disait « Action ! », elles se jetaient à la gorge l'une de l'autre d'une manière complètement crédible. C'est plus facile pour des acteurs de feindre l'hostilité quand ils sont amis. Regardez Peter et Lena, c'était la même chose.

Nina Gold : Dès leur première lecture en commun, elles sont devenues inséparables.

Williams et Turner iront même jusqu'à se faire tatouer la date « 07/08/09 » pour commémorer leur casting.

Sophie Turner (Sansa Stark) : Cette date a toujours eu une grande importance pour nous et on a toujours dit qu'on allait le faire. On venait de commencer le tournage [de la saison sept] depuis une semaine et on s'amusait comme des folles, alors on s'est dit : « Et puis merde, faisons-le ! »

L'acteur anglais Isaac Hempstead Wright ne s'intéresse pas du tout au cinéma jusqu'à ce qu'il intègre un club d'art dramatique à l'école. Il n'a que dix ans lorsqu'il est engagé pour jouer Bran Stark, le petit garçon qui finira handicapé mais avec un destin grandiose.

Isaac Hempstead Wright (Bran Stark) : J'ai passé trois auditions et puis j'ai tout oublié pendant l'été. Je devais être trop occupé à jouer au foot. Puis, un jour, dans la voiture, en rentrant de l'école, ma mère m'a dit : « Félicitations, Bran Stark. » Oh. Cool !

L'acteur écossais Richard Madden a vingt-deux ans quand il est choisi pour jouer Robb, le fils aîné de Ned Stark. (Il modifie son accent pour reproduire le dialecte du Yorkshire de Sean Bean.) Comme Joffrey, Robb est un personnage auquel les showrunners donnent plus d'importance que dans les livres en raison de l'impressionnante performance de l'acteur. « Au début, on aimait bien Richard parce qu'il était le grand favori pour recevoir le prix de l'Homme le mieux habillé d'Écosse en 2009 », raconte Weiss dans le livre *Dans les coulisses de Game of Thrones, volume 1 Le Trône de Fer, saisons 1 et 2* (Huginn & Muninn, 2012). « D'ailleurs, il a gagné et, en plus de ses vêtements, on a bénéficié de son impressionnant talent. » Madden avouera plus tard dans *Jimmy Kimmel Live!* qu'il était tellement fauché à l'époque du casting que le rôle lui a évité de

retourner vivre chez ses parents. (Peut-être avait-il trop dépensé en vêtements ?)

L'acteur anglais Kit Harington n'a lui aussi que vingt-deux ans et aucune expérience au cinéma ou à la télévision lorsqu'il auditionne pour le rôle de Jon Snow, le bâtard Stark. Mais il est déjà reconnu au sein de la communauté théâtrale de Londres pour avoir tenu le rôle principal dans *Cheval de guerre*, une production du West End.

Kit Harington (Jon Snow) : Tous les jeunes acteurs britanniques ont auditionné pour ce rôle. Je me suis motivé à fond. Je me souviens avoir pensé : « Je pourrais être la bonne personne. » Les acteurs sont généralement sensibles à l'énergie dans une pièce. David et Dan avaient passé toute la journée assis là à chercher la personne qui leur plairait, et je les ai sentis... [*Il se penche en avant.*] Après la deuxième audition, j'ai compris que je tenais un truc et que je serais vraiment déçu si je n'avais pas le rôle.

Pour les aider à faire le tri dans les vidéos des auditions, les producteurs engagent Bryan Cogman, scénariste et acteur diplômé de l'école Julliard à New York, dont la femme est la nounou de Benioff et Peet. Cogman dévore les romans de Martin et devient un expert de la mythologie du *Trône de Fer*. Embauché au départ comme assistant de Benioff, Cogman gravira les échelons tout au long de la série et finira par devenir coproducteur exécutif après avoir écrit des épisodes et fait de la supervision sur le plateau. « Ils m'ont donné beaucoup trop de responsabilités trop tôt, compte tenu de mon absence d'expérience », explique Cogman. « Mais, vous savez quoi ? Ils n'en avaient pas non plus ! Je crois qu'ils ont apprécié le fait que j'étais un acteur et que j'avais une certaine éducation. »

Bryan Cogman (coproducteur exécutif) : Je vais vous raconter une anecdote gênante. On auditionnait des jeunes femmes pour le personnage de Ros. À ce stade, elle n'avait pas encore de nom,

c'était juste « une prostituée rousse ». Un jour, David, Dan et Tom n'étaient pas disponibles, et on m'a demandé de voir des actrices pour ce rôle. Une actrice nord-irlandaise est entrée. J'étais terrifié parce que c'était une scène chaude et je n'y connaissais foutrement rien. Les répliques étaient bourrées de sous-entendus. Cette jeune femme a fait du bon travail, mais elle me regardait bizarrement et je ne comprenais pas pourquoi.

Je lui ai proposé de refaire la scène, parce que je me suis dit qu'on devait peut-être faire plus d'un essai ? Elle a de nouveau lu ses répliques, et je l'ai félicitée : « OK, c'est super. » Elle est restée plantée là pendant une bonne minute avant de répondre : « Bon, dans ce cas, je vais m'en aller... » Le lendemain, Nina Gold m'a appelé : « Tu ne lui as pas demandé de se mettre en sous-vêtements ! » [L'actrice] attendait qu'on lui demande de se déshabiller. J'imagine que c'est normal quand on auditionne pour ce genre de rôles. Je me suis senti terriblement coupable. Plus tard, Esmé Bianco s'est présentée et a obtenu le rôle.

Nina Gold : Je tiens à dire qu'on n'oblige pas les acteurs à se déshabiller lors des auditions. Mais certains le font d'eux-mêmes.

Esmé Bianco (Ros) : Ce personnage s'appelait « la prostituée rousse » et devait juste apparaître dans le pilote. J'ai auditionné en sous-vêtements. Ils font ça parce que certaines actrices disent lors des auditions que la nudité ne les dérange pas, puis refusent de se déshabiller le jour du tournage. À l'époque, je faisais des spectacles burlesques et des défilés de lingerie, alors c'était la routine pour moi. Quand la série a reçu le feu vert [de HBO], les producteurs m'ont demandé : « Ça t'intéresserait de faire plus de scènes ? » C'est George R. R. Martin qui leur a dit : « Vous devriez peut-être lui donner un nom au lieu de l'appeler "la prostituée rousse" pendant toute la saison. »

L'acteur anglais Joe Dempsie vient de terminer la provocante série britannique *Skins* quand il obtient le rôle de Gendry, le bâtard de Robert Baratheon.

Joe Dempsie (Gendry) : J'ai auditionné pour deux ou trois rôles avant de décrocher celui de Gendry. Au départ, j'ai cru qu'on me refusait ces rôles parce que [les producteurs] me jugeaient mauvais. Avec le recul, je comprends qu'ils repéraient des gens avec qui ils voulaient travailler et qu'ensuite ils essayaient de déterminer quelle pièce du puzzle on était. Ce n'est pas un hasard si notre groupe d'acteurs s'est si bien entendu et a fait preuve d'un tel professionnalisme. Ce sont Dan et David qui ont créé cette atmosphère. Personne n'était plus important que la série. Il y avait donc très peu de place pour l'ego.

David Benioff : On a beaucoup d'amis [scénaristes] et il faut avouer qu'on a eu très peu de problèmes avec nos acteurs pendant toutes ces années. Les difficultés qu'on a rencontrées sont minimales comparées à ce qui se passe la plupart du temps. Je ne sais pas s'il s'agit d'un trait de caractère britannique, mais on a eu une chance incroyable, compte tenu du nombre d'acteurs avec qui on a travaillé. On n'a eu qu'un ou deux cons dans des rôles mineurs.

Nina Gold : Une actrice, qui a obtenu le rôle mais dont je tairais le nom, a auditionné devant Robert [Sterne]. À la surprise générale, elle s'est assise à califourchon sur lui et a essayé de lui enlever sa chemise. Robert est resté très pro. Il n'a pas dit : « Arrêtez, comment osez-vous ? », il l'a laissée faire. Mais je voyais bien qu'il était un peu inquiet et qu'il se demandait comment sortir de ce mauvais pas. Elle n'a pas essayé de t'embrasser ?

Robert Sterne : Si, c'est une question d'implication, parfois, ils veulent pouvoir compter sur quelqu'un quand ils font ce genre de scènes.

Mais la palme de la meilleure histoire revient à l'acteur britannique John Bradley, qui vient juste d'obtenir son diplôme d'art dramatique quand il a l'opportunité d'auditionner pour le rôle d'une recrue de la Garde de Nuit, l'attachant et maladroit Samwell Tarly.